

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie

**Band:** 10 (1877)

**Buchbesprechung:** Théologie

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 31.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# BULLETIN

---

## THÉOLOGIE

---

J.-C. MÖRIKOFER. — HISTOIRE DES PROTESTANTS RÉFUGIÉS  
EN SUISSE<sup>1</sup>.

Ce livre intéressera sans doute en première ligne les amis de l'histoire nationale. Mais il rentre également dans le cadre d'une revue de théologie, ne fût-ce que parce qu'il fait passer sous nos yeux quelques-unes des plus grandes et des plus touchantes pages de l'histoire de la fraternité chrétienne.

La plupart des pays qui ont servi d'asile à des réfugiés protestants possèdent depuis plus ou moins longtemps leur « histoire du refuge. » Cette histoire manquait jusqu'ici à la Suisse. Il existe, à la vérité, un grand nombre de monographies locales, d'histoires partielles, de notices biographiques, dont plusieurs sont le fruit de recherches minutieuses et patientes. Mais presque tout cela est dispersé et enfoui dans des revues et des recueils divers, et par conséquent peu connu, pour ne pas dire ignoré, de ceux qui ne sont pas particulièrement initiés à ces sujets ou qui n'y sont pas directement intéressés par un souvenir de famille. Et d'ailleurs, que de trésors encore inexplorés dans les archives publiques, dans les bibliothèques privées, et peut-être, qui sait ? dans les liasses, jaunies par le temps et couvertes de poussière, qui encombrent votre grenier ou votre chambre dite à *resserrer* !

M. le doyen Mörikofer a eu le courage d'entreprendre cette histoire complète, qui manquait à notre littérature nationale ; histoire embrassant la Suisse protestante tout entière et comprenant toutes les immigrations successives du midi, du couchant, du nord, voire de l'est (Hongrie), depuis les premiers temps de la réforme jusqu'à la fin du siècle dernier.

<sup>1</sup> *Geschichte der evangelischen Flüchtlinge in der Schweiz*, von Dr J.-C. Mörikofer. — Leipzig, Hirzel, 1876, xvi et 437 pag.

Après avoir, dans une introduction, montré la Suisse prédestinée par la nature à servir d'asile aux proscrits et aux persécutés de l'Europe centrale, et indiqué d'autre part les causes économiques, sociales et politiques qui y rendaient l'hospitalité plus difficile à exercer qu'en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, les circonstances qui en faisaient un réel et presque continual sacrifice, tant pour les gouvernements que pour les particuliers, l'auteur divise son récit en cinq sections, subdivisées chacune en un certain nombre de chapitres, quarante-sept en tout. La première section est consacrée aux réfugiés français, italiens, anglais qui vinrent s'abriter au pied de nos libres montagnes *avant l'époque de la Saint-Barthélemy*, à commencer par François Lambert d'Avignon (1522) et Guillaume Farel. (1524.) La seconde comprend la période qui va *de la Saint-Barthélemy aux préludes de la révocation de l'édit de Nantes*. Les victimes de cette dernière forment le principal sujet de la troisième section. La suivante, qui se rapporte aux dernières années du XVII<sup>e</sup> siècle et au XVIII<sup>e</sup>, est intitulée : *Efforts des Suisses pour procurer aux fugitifs un établissement au dehors.* (En Angleterre et en diverses contrées de l'Allemagne.) Enfin, les *galériens*, et la sympathie très active dont ces malheureux furent l'objet de la part des Suisses, ont fourni la matière de la cinquième et dernière section.

Pour qui s'est occupé de l'histoire ecclésiastique et littéraire de la Suisse, M. Mörikofer n'est pas un étranger. C'est une ancienne et bonne connaissance dont l'éloge n'est plus à faire. Son *Histoire de la littérature suisse au XVIII<sup>e</sup> siècle*, ses *Tableaux de la vie ecclésiastique en Suisse*, sa *Biographie d'Ulrich Zwingli*<sup>1</sup>, sa *Vie de J.-J. Breitinger*, l'antistès zurichois contemporain de la guerre de trente ans, lui assignent un rang distingué parmi nos historiens nationaux. Ils lui ont valu la bourgeoisie d'honneur de la ville de Zurich ainsi que le diplôme honorifique de docteur en philosophie de l'université zürichoise, et tout récemment la plus haute dignité académique lui a été conférée par la faculté de théologie de Bâle, celle de docteur en théologie *honoris causa*.

On retrouve dans ce nouveau volume toutes les solides qualités par lesquelles se sont fait remarquer ses devanciers. Rien de brillant surtout pas de rhétorique, pas de remplissage, pas de réflexions inutiles. Un récit serré et sobre, riche de faits, et de faits puisés aux sources les plus sûres, autant que possible aux sources de première

<sup>1</sup> Voir un compte rendu de cet ouvrage dans cette revue, 3<sup>e</sup> année (1870), pag. 333.

main, dans les archives des villes évangéliques de la Confédération, principalement dans celles du *Vorort Zurich*, les plus riches et les plus complètes sur la matière. L'auteur peut se rendre le témoignage que son travail est tiré aux trois quarts de documents manuscrits et qu'il renferme, en conséquence, un grand nombre de renseignements historiques tout nouveaux. De nombreuses citations, bien choisies, et le plus souvent transcrives dans l'original français, donnent au récit vie et couleur. Les traits de détail, abondants et variés, sont groupés de manière à ne pas laisser perdre de vue le fil des événements et le cours général de l'histoire. Des faits bien connus et déjà cent fois racontés, — je ne cite comme exemple que le meurtre de Coligny, — sont présentés sous un jour nouveau et en quelque sorte rajeunis, grâce aux pièces contemporaines que l'auteur a eu la bonne fortune de rencontrer dans ses fouilles.

Avec tout cela, M. Mörikofer est le premier à le reconnaître, ce travail aura besoin d'être complété et, ça et là, corrigé. C'est, dit-il, un premier essai. Dans l'intérêt même du sujet, il demande qu'on lui signale les inexactitudes et les lacunes et qu'on lui fournisse les renseignements nécessaires pour les faire disparaître. Cette invitation s'adresse surtout aux connaisseurs et aux amis de l'histoire nationale dans la Suisse romande, et plus particulièrement à ceux du canton de Vaud. En effet, malgré les travaux de MM. Vulliemin et Jules Chavannes, Olivier et Verdeil, l'histoire du refuge dans le Pays de Vaud, de son influence sur les lettres et les arts, sur l'industrie, sur la vie sociale, morale, religieuse dans nos contrées, reste encore à faire. En attendant qu'une plume compétente entreprenne ce travail et réponde aussi complètement que possible au vœu formulé par M. Mörikofer, qu'il nous soit permis de relever quelques points, — même les détails ont leur valeur en pareille matière, — et de rappeler un certain nombre de noms qui auraient mérité, nous semble-t-il, de n'être pas passés sous silence.

Dans l'histoire de la première période, à côté des Théodore de Bèze et des Math. Cordier, des J. Raymond Merlin (pag. 54), des François Hotman (pag. 96, où au lieu de 1547 il faut lire 1549<sup>1</sup>), ce n'est que justice de ne pas oublier *Jean Le Comte*, seigneur de la Croix, le compatriote de Jacques Lefèvre d'Etaples, qui vint en Suisse en 1532, devint prédicant à Grandson, assista à la dispute de

<sup>1</sup> Voy. Darest : *François Hotman d'après sa correspondance inédite*, dans la Revue historique de MM. G. Monod et G. Fagniez, I<sup>re</sup> année (1876), tome II. 1. Juillet. — Septembre.

Lausanne, et que Ruchat appelle avec raison l'un des trois réformateurs du Pays de Vaud. Puis l'ex-moine *Augustin Marlorat*, de Bar-le-Duc, pasteur à Vevey et ensuite à Rouen, bien connu par ses *Commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testament*; Guillaume Du Buc, de Rouen, plus connu sous le nom de *Bucanus*, pasteur à Yverdon et professeur à Lausanne, dont les *Institutiones theologicæ*, souvent rééditées, furent pendant longtemps classiques comme manuel à l'usage des candidats au saint ministère; *Corn.-Bonaventure Bertram*, de Thouars, en Poitou, savant hébraïsant, pasteur et professeur à Genève et plus tard à Lausanne, avec Théodore de Bèze le principal auteur de la version officielle de la Bible qui parut à Genève en 1588 et qui jouit d'une telle autorité auprès des églises réformées de langue française que, pour nous servir des expressions de M. Segond, elle ferma jusqu'à nos jours, pour ainsi dire, l'accès à toute tentative de traduction indépendante, d'après les textes originaux. A la pag. 46, l'auteur rappelle que pendant le règne de Marie la Catholique un certain nombre d'Anglais séjournèrent à Genève et à Lausanne, de même que dans plusieurs villes de la Suisse allemande. Il parle des beaux cadeaux que plusieurs de ces réfugiés, après leur retour dans la patrie, envoyèrent à Zurich en témoignage de leur gratitude pour l'hospitalité dont ils y avaient joui. A ce propos, il ne sera pas sans intérêt de mentionner le fait que le premier noyau du fonds dont dispose encore aujourd'hui l'académie de Lausanne est dû à la libéralité de quelques étudiants anglais de ce temps-là. Arrivés à Lausanne sans argent, ils avaient été recueillis par les professeurs de l'académie, qui les entretinrent et les instruisirent gratuitement. Lorsqu'ils furent rentrés dans leur pays, pour reconnaître les bons offices de l'académie, ils lui envoyèrent un capital assez important, à la seule charge d'aider de pauvres étudiants dans des cas semblables au leur. Parmi les imprimeurs (pag. 65), on pourrait ajouter les *Le Preux*, qui ont eu leurs presses à Genève, Lausanne, Morges et Berne.

Un nom qu'on regrette de ne pas voir figurer dans les pages consacrées aux réchappés de la Saint-Barthélemy, c'est celui d'*Antoine de Chandieu*, qui occupe, sans contredit, une des premières places parmi les réformés français de la troisième génération. C'est également à cette émigration-là, et non à celle qui suivit la révocation de l'édit de Nantes (pag. 194), qu'appartenait la famille des *Constant*, dont un des membres, David, bisaïeul du fameux Benjamin, fut professeur de théologie à Lausanne lors des affaires du consensus.

Parmi ceux que la révocation amena dans notre pays, tous ne se montrèrent pas dignes de la sympathie et de la confiance qu'on leur témoignait. Comme type de cette catégorie de réfugiés on pourrait citer le ministre *Joseph Saurin* qui, après avoir été pourvu d'une belle et bonne cure dans les terres de LL. EE. de Berne et s'être allié à une des meilleures familles du pays, quitta furtivement femme et paroisse pour aller abjurer entre les mains de Bossuet, ce qui lui valut des pensions de la cour de France, et au bout de quelques années, un fauteuil à l'académie des sciences. Vingt ans après sa mort, arrivée en 1737, l'histoire de cette conversion donna lieu à une violente polémique entre son apologiste Voltaire et quelques ministres vaudois. D'autres, fort heureusement, ont laissé après eux dans le pays de meilleurs souvenirs. Au nombre de ces souvenirs il faut ranger les fondations pieuses. M. Mörikofer mentionne la fondation Montlune, à Vevey, dans le but de procurer un aide aux pasteurs de cette ville tout en fournissant des moyens de subsistance à un ministre réfugié. (Pag. 196.) Il aurait pu mentionner, dans la même ville, la fondation Ronjat, et à Lausanne, celle du baron de Caussade, destinées l'une et l'autre à payer un catéchiste pour instruire la jeunesse dans les principes de la religion évangélique.

Dans la quatrième section, dont le titre, pour le dire en passant, ne nous paraît pas très heureusement choisi, l'auteur avait à s'occuper entre autres du séminaire français de Lausanne. Il en parle au chapitre XXXIX, à l'occasion des pasteurs du désert. Mais l'important ouvrage de M. Edmond Hugues (Antoine Court, Histoire de la restauration du protestantisme en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Michel Lévy, 1872, 2 vol.) paraît lui avoir échappé. A la page 342, l'historien signale le fait que dans plusieurs villes du pays, à Vevey, à Yverdon, on fut obligé d'augmenter dans les temples le nombre des sièges à cause du nombre croissant des réfugiés. C'est en partie pour la même raison qu'on se décida, au commencement du siècle dernier, à reconstruire à Lausanne le temple de Saint-Laurent, qui avait été démolи après la réformation, et les actes de la compagnie pastorale de cette ville prouvent que l'immigration de familles réformées françaises a continué jusque bien avant dans le XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est fréquemment question, dans ces actes, de « nouveaux réfugiés à qui l'on accorde la consolation de participer à la sainte cène » et qui sont « enregistrés comme membres adultes de l'église, » comme aussi d'individus, d'origine huguenote, qui, s'étant laissé entraîner à faire des actes de la communion romaine, sont de

nouveau « reçus à la paix de l'église » après examen, et moyennant l'autorisation des « illustres seigneurs de la noble chambre des prosélytes, à Berne. »

H. V.

J.-J. MEZGER. — HISTOIRE DES VERSIONS ALLEMANDES DE LA BIBLE DANS L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE SUISSE <sup>1</sup>.

C'est le fruit de plus de vingt années de laborieuses études que l'honorable *antistès* de l'église de Schaffhouse présente au public dans cet intéressant volume. Nous le félicitons très sincèrement, et nous félicitons aussi la science biblique de ce que l'accueil fait à son prospectus lui a permis de publier cette œuvre d'érudition, de patience et de piété. Dans une époque comme la nôtre, où le besoin de nouvelles versions de la Bible se fait partout sentir, à un moment surtout où des voix de plus en plus nombreuses s'élèvent de divers points de la Suisse allemande pour demander la reprise et l'achèvement de la traduction entreprise en commun, dès 1860, sous le patronage de la conférence des délégués des églises réformées allemandes de la Suisse, rien ne pouvait venir plus à propos que cette étude historique sur les Bibles qui ont été en usage dans ces églises depuis les origines de la réformation jusqu'à nos jours. Il y a dans ces pages une foule de renseignements d'un haut intérêt, non-seulement pour l'amateur de raretés bibliographiques, mais pour le philologue, pour l'ami de l'art <sup>2</sup>, pour le théologien, pour quiconque enfin tient à connaître plus à fond l'histoire de l'église réformée dans le pays où elle eut son berceau.

L'auteur fait précéder son histoire de la Bible allemande en Suisse d'une introduction traitant de la connaissance et de l'étude de la Bible avant la réformation, dans les couvents (Saint-Gall), chez les mystiques et les dominicains, à l'université de Bâle, foyer important de l'humanisme, etc. L'histoire elle-même est divisée en trois périodes. La première s'étend des origines de la réforme jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle; la seconde, de là jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup>; la troisième, qui est celle des sociétés bibliques, commence avec le XIX<sup>e</sup>

<sup>1</sup> *Geschichte der deutschen Bibelübersetzungen in der schweizerisch-reformirten Kirche, von der Reformation bis zur Gegenwart.* Von J.-J. Mezger, Antistes und Professor in Schaffhausen. — Basel, C. Detloff, 1876. xv et 428 pages.

<sup>2</sup> A cause des illustrations par Holbein le jeune et par Urs Graf, dont les premières Bibles bâloises sont enrichies.

siècle. L'auteur a soin, au commencement de chacune de ces périodes, de jeter un coup d'œil sur l'histoire de l'église suisse, sur l'état des esprits, sur les tendances théologiques dominantes, sur les principaux centres d'étude, sur les rapports entre l'église helvétique et l'église luthérienne d'Allemagne.

Pendant la première période, deux versions sont en présence : celle de Luther, dont la première livraison, comprenant le Nouveau Testament, est réimprimée à Bâle, par Adam Pétri, dès le mois de décembre 1522, trois mois seulement après qu'elle eut paru à Wittenberg, et celle de Zurich, issue partiellement de celle de Luther, mais qui s'émancipe, pour ainsi dire, d'année en année davantage de ce modèle, principalement par les soins de Léon Judae, mort en 1542. Cette version de Zurich, version suisse par le dialecte qui y est employé comme par la tendance antiluthérienne qui lui a donné naissance, est bien moins connue qu'elle ne le mérite. Ni les germanistes, ni les exégètes, ni les historiens de l'église et de la théologie réformée ne lui ont voué l'attention qu'elle est en droit de solliciter. De toutes les versions allemandes de la Bible, c'est la seule qui ait suivi le mouvement progressif des sciences bibliques à travers les trois siècles et demi qui se sont écoulés depuis la réformation ; témoin les révisions successives auxquelles elle a été soumise à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à celle de 1860 et 1868, entreprise sous les auspices de la société évangélique, du conseil ecclésiastique et du synode zuricois réunis. Au point de vue du style et du langage, elle offre un intérêt analogue, puisqu'elle permet de suivre d'étape en étape la transformation de l'idiome littéraire en Suisse, son passage insensible du dialecte alemanique au haut-allemand moderne. On doit savoir gré à M. Mezger d'avoir fait à l'histoire des origines de cette œuvre nationale une si large place dans son livre et de nous avoir mis à même, par de nombreuses citations, d'en suivre le développement séculaire.

Tandis que l'église de Zurich avait ainsi sa Bible à elle, que l'église de Bâle adoptait et répandait la version de Luther, les autres cantons ou états alliés, après des indécisions et même des luttes plus ou moins prolongées, finirent par donner la préférence à l'une ou à l'autre de ces deux traductions. Seule l'église de Berne, chose bien caractéristique, les remplaça par une troisième, savoir par celle que le professeur J. Piscator, de Herborn, avait publiée en 1602 et 1603. C'est un curieux épisode de l'histoire de la Bible allemande que cette introduction officielle, en 1681-84, de la version de Piscator à Berne.

Comment se fait-il que le conseil et le convent ecclésiastique de cette ville aient donné leur sanction à une traduction qui non-seulement était incontestablement inférieure aux deux autres et n'a jamais été en usage dans le pays même où elle avait vu le jour, mais dont l'auteur aurait dû, semble-t-il, leur être grandement suspect à cause de ses déviations de la « saine doctrine ? » Notez que la *formula consensus* venait d'être promulguée et que LL. EE. en étaient les plus ardents champions. Il y a là un problème que les documents fort incomplets de l'époque ne permettent pas d'éclaircir entièrement. Suffit-il, pour s'expliquer la chose, d'en appeler avec notre auteur au fait que l'université réformée de Herborn était une de celles que les jeunes Bernois fréquentaient de préférence, et que les étudiants en théologie appréciaient particulièrement la Bible de Piscator à cause des notes dont elle est accompagnée ? N'est-il pas permis de supposer que la rivalité bien connue des deux premières villes de la confédération a joué un rôle dans cette affaire ? Zurich a sa Bible à elle, pourquoi Berne n'aurait-elle pas la sienne ? Si les protocoles officiels de 1681 ne le disent pas, le rapport de la Société biblique de Berne de 1844, que l'auteur cite pag. 409, ne se gêne pas de le dire : « Il serait regrettable que la Bible de Piscator vînt à tomber en désuétude. Zurich a bien conservé, en la révisant, sa propre traduction de la Bible qui date de Léon Judae. L'avantage dont jouit Zurich, pourquoi Berne en serait-il privé ? » Quoi qu'il en soit, la version de Piscator a régné dans le canton de Berne depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1830. L'ordonnance ecclésiastique de cette année-là autorise l'usage de la traduction de Luther et laisse aux pasteurs la faculté de se servir, à leur choix, de l'une ou de l'autre. La dernière édition bernoise de Piscator a paru en 1847 et 1848, elle est restée inachevée et ne se vend pour ainsi dire plus. La Bible la plus recherchée, au dire du rapport de 1871, c'est maintenant celle de Luther révisée par Meyer et Stier.

Dans la troisième partie de son ouvrage, l'auteur donne d'intéressants détails sur la fondation des sociétés bibliques dans les principales villes de la Suisse et sur leur champ d'activité. Relativement à celle fondée à Lausanne en 1814 et à la révision d'Osterwald qu'elle a publiée en 1822 (et en 1836), il y aurait quelques corrections à apporter à ce que nous lisons à la pag. 412. Voir à ce sujet J. Cart, *Histoire du mouvement religieux et ecclésiastique dans le canton de Vaud*, première partie, tome I, Lausanne 1870, pag. 102 et suivantes, et tome II, 1871, pag. 145 et suivantes.

L'ouvrage se termine par un rapport circonstancié sur les tentatives qui ont été faites en vue de doter la Suisse allemande d'une version unique. Ce projet, conçu jadis par le célèbre J.-H. Hottinger, de Zurich, et tombé littéralement dans l'eau avec lui (il périt en 1667 dans les flots de la Limmat), a été remis à l'ordre du jour dans notre siècle à deux reprises, en 1835 par le synode de Saint-Gall, en 1859 par celui de Zurich. L'auteur nous fait connaître les circonstances qui ont empêché jusqu'ici la réussite de ce travail qui, un moment, semblait près d'aboutir. Nous apprenons que la chose est actuellement entre les mains de la commission synodale bernoise. Qu'en adviendra-t-il ? Dieu le sait.

H. V.

*P.-S.* — Au dernier moment, un journal ecclésiastique bernois nous apporte la nouvelle que le conseil synodal du canton de Berne vient de s'adresser aux autorités ecclésiastiques des autres cantons allemands et de les inviter à se faire représenter à une conférence qui doit se réunir à Olten pour remettre, si possible, à flot l'œuvre interrompue. (*Volksblatt* du 13 janvier 1877.)

---

ENCYCLOPÉDIE DES SCIENCES RELIGIEUSES, publiée sous la direction de E. LICHTENBERGER <sup>1</sup>.

ENCYCLOPÉDIE POUR L'ÉGLISE ET LA THÉOLOGIE PROTESTANTE, publiée par HERZOG et G.-L. PLITT <sup>2</sup>.

Le moment n'est point venu encore de parler avec détail de l'entreprise de M. Lichtenberger ; mais nous ne pouvons cependant laisser passer les trois premières livraisons de la première Encyclopédie théologique, publiée en notre langue, sans en dire quelques mots, ne fût-ce que pour témoigner à cette œuvre toute notre sympathie et rappeler, si cela était nécessaire, cette importante publication à nos lecteurs.

<sup>1</sup> *Encyclopédie des sciences religieuses*, publiée sous la direction de E. Lichtenberger, ancien professeur à la Faculté de théologie de Strasbourg. — Tome I<sup>er</sup>, 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> livraison. (*Aaron-Apôtres.*) viii et 472 pag., grand in-8. — Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876.

<sup>2</sup> *Real-Encyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*. Unter Mitwirkung vieler protestantischer Theologen und Gelehrten, in zweiter durchgängig verbesserter und vermehrter Auflage, herausgegeben von Dr. J. J. Herzog und Dr. G. L. Plitt. — Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1876.

On connaît le but que se propose cet ouvrage: « offrir à tous ceux qui s'intéressent aux questions religieuses un moyen facile de s'orienter et de connaître les résultats des travaux contemporains ; présenter à ses lecteurs, sur chaque sujet de quelque importance, un ensemble de faits aussi exact, aussi complet et aussi succinct que possible. Quant à la tendance de l'œuvre, elle doit être strictement et purement scientifique. L'*Encyclopédie*, nous dit encore son directeur, n'est pas destinée à servir les intérêts d'un parti ou d'une coterie ; elle est l'œuvre collective des diverses fractions du protestantisme de langue française et des quelques hommes de bonne volonté qui, en dehors de nos cadres, ont bien voulu se joindre à nous. Tout en nous plaçant sur la base positive du christianisme et sans compromettre en rien l'unité de notre œuvre, nous n'avons, dans le choix de nos collaborateurs et dans la distribution des matières, considéré que la valeur scientifique des articles. Nous avons demandé à chacun l'impartialité et le respect des convictions d'autrui et nous avons prévenu que toute controverse blessante serait sévèrement bannie de ce recueil. »

Jusqu'ici et autant que nous avons pu le voir par une très rapide lecture, ce programme a été scrupuleusement observé. L'œuvre de M. Lichtenberger, qui désire nous donner en quelque sorte « le bilan des sciences religieuses, » qui veut « consigner les résultats certains de l'histoire, de la critique, de la linguistique, etc., dans leurs rapports avec la théologie, » est éminemment originale et très appropriée au public français. Si on la compare au grand ouvrage allemand du professeur Herzog, devenu classique dans le monde de la théologie et qui se publie maintenant en seconde édition, on verra combien M. Lichtenberger a su conserver à l'œuvre qu'il dirige son cachet particulier, combien il a su la préserver de la simple reproduction ou de la servile imitation de l'*Encyclopédie* allemande dont on a cependant et avec beaucoup de raison grandement profité. Celle-ci est plus grandiose, plus détaillée ; elle offre aux théologiens une abondance de matériaux, une richesse de renseignements que ne possède ni ne veut posséder l'œuvre française. Les articles de l'ouvrage allemand sont des plus développés ; quelques-uns d'entre eux sont de véritables travaux sur la matière ; rien n'y manque, ni la critique, ni l'histoire, ni l'indication des sources. C'est dans le meilleur sens du mot une *encyclopédie*.

Autre est le travail français. Il est plus synthétique et convient par ce fait même beaucoup mieux au public auquel il s'adresse et

remplit le but qu'il se propose. Chaque article est un résumé excellent plutôt qu'une étude complète ; il donne les résultats, les solutions plus qu'il n'étudie les problèmes eux-mêmes ; il montre la route, la direction, sans s'arrêter à tous les détours ou contours du chemin, en indiquant toutefois d'une façon en général précise les sources à consulter pour acquérir une connaissance approfondie de chaque sujet. Comparez, par exemple, entre eux les articles parallèles, celui sur les *Adiaphora*, pour en citer un, et vous verrez de suite la différence que nous venons d'indiquer. Dans l'Encyclopédie de Herzog M. Robert Knbel, après avoir déterminé l'origine de cette notion morale de l'*adiaphoron* qui appartient primitivement à la philosophie stoïcienne, passe en revue ce qu'ont dit sur ce sujet l'Ancien Testament, le Nouveau, puis l'église catholique, la Réforme et la morale évangélique moderne. A cet exposé historique il joint une critique et résout le problème à son propre point de vue. Disons en passant que cette étude n'est pas une des moins intéressantes que renferment nos deux livraisons. Qu'a fait M. *Charles Bois* dans son article sur le même sujet ? Il donne sous une forme concise et résumée les mêmes éléments, bien que chez lui la partie biblique pèche quelque peu par son absence presque complète. Ce n'est plus une étude proprement dite, mais un résumé de la question. Nous ne pouvons entrer ici dans plus de détails. Ceci suffit amplement pour caractériser nos deux Encyclopédies, qui l'une et l'autre renferment des articles d'inégale valeur. C'est là une nécessité bien compréhensible, puisque les auteurs eux-mêmes sont divers de talents et de conceptions. Tout ce qu'on peut dire c'est que chacun de nos deux ouvrages est approprié au but et au public qu'il a en vue. M. Herzog ne donnera que peu de renseignements sur des hommes comme Abbadie. M. *de Vismes*, au contraire, dans l'Encyclopédie française, consacrera un article étendu et des plus intéressants à cet homme qui intéresse tout particulièrement la France protestante. Il analysera les ouvrages de ce pasteur du dix-septième siècle, le caractérisera comme prédicateur, apologiste et polémiste. Nous aimons à relever ce trait de l'ouvrage de M. Lichtenberger, qui sait tenir compte de nos besoins et de nos circonstances, qui sait accorder à ce qui nous intéresse particulièrement, nous protestants de langue française, une large place, tout en laissant de côté avec non moins de raison des noms peu connus, comme celui d'*Adam de Brême* qui écrivit une histoire des archevêques de Hambourg jusqu'en l'an 1072.

Du reste, M. Lichtenberger n'est pas seul pour accomplir sa tâche.

Il s'est entouré de collaborateurs distingués et qui assurent à l'œuvre une pleine réussite. Nous avons particulièrement remarqué, pour ne citer que quelques noms, les articles concis et nets de M. Carrière sur des sujets de l'Ancien Testament (*Adam, Abdias, etc.*) ou tenant de près à ce domaine (*Abgare, Aboulfarage*), l'étude de M. Gabriel Monod sur les *Acta sanctorum*, celle de M. Dandiran sur l'*Ecole d'Antioche*, les résumés lumineux et pleins d'intérêt de M. Sabatier sur les *Actes des Apôtres*, les *Apôtres*, le *Concile des Apôtres*, celui de M. Wabnitz sur les *Anges*, et enfin l'*Age apostolique* de M. Ed. Stäffer. A tout cela nous pourrions ajouter encore une série de travaux anonymes non moins bons et les statiques ecclésiastiques sur l'*Afrique, l'Algérie, l'Allemagne, etc.* Mais nous réservons de plus amples détails pour plus tard, alors que le tome premier de l'ouvrage aura entièrement paru. Ces quelques lignes suffiront, nous l'espérons, pour rendre attentifs nos lecteurs à cette œuvre de notre théologie française. Un si bon commencement, des noms si connus et si estimés au milieu de nous semblent promettre d'avance à M. Lichtenberger un plein succès, récompense bien méritée de son zèle consciencieux.

Quant à M. Herzog, il n'a plus besoin qu'on parle de son œuvre connue de tous. Disons seulement que cette seconde édition de son Encyclopédie est au fond un travail nouveau, entièrement refondu et qui tient compte de tous les progrès accomplis dans les dernières années. Chaque article est retravaillé avec soin, souvent par d'autres auteurs que ceux de la première édition. Mais ici aussi nous sommes obligés d'attendre encore un plus grand nombre de livraisons pour juger sainement des progrès réalisés.

P. C.

---

#### EDOUARD REUSS. — LES ACTES DES APOTRES<sup>1</sup>.

Depuis que la théologie s'est décidée à prendre pour base de ses recherches la méthode historique, qui accepte les faits tels qu'ils se sont passés, qui fait dire aux écrivains ce qu'ils veulent dire et non ce que nos préjugés ou nos idées propres aimeraient à y lire, le livre des *Actes des apôtres* a pris dans les études sur les origines de l'église une place des plus importantes. Il constitue en effet avec les épîtres pauliniennes l'unique ou presque unique source de nos informations

<sup>1</sup> *La Bible. Traduction nouvelle avec introduction et commentaire. — Nouveau Testament. Deuxième partie. Histoire apostolique. — Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876. — 1 vol. grand in-8, 249 pages.*

sur la manière dont l'Evangile a commencé à se répandre dans le monde et sur les luttes qui déchirèrent dès les premiers jours la société chrétienne. Aussi M. Reuss n'a-t-il pas trop dit en intitulant ce nouveau volume de son grand ouvrage sur la *Bible*, *l'Histoire apostolique*. Ce nom lui-même indique déjà par avance la valeur que le professeur de Strasbourg attribue au livre des Actes, qu'il analyse et commente avec tout le tact, toute la modération, toute la science qu'on lui connaît. Revenir ici sur toutes ces qualités, insister sur la clarté de l'exposition, sur ce qu'elle a de véritablement attachant, de réservé et de lumineux, est inutile, car par ses divers travaux M. Reuss a désormais conquis au milieu de nous la réputation d'un historien solide et consciencieux.

Ici encore, selon notre appréciation personnelle du moins, nous pourrions appliquer à notre ouvrage la devise de ses éditeurs, de *bien en mieux*, comme le faisait dernièrement l'un de nos collaborateurs en parlant des *Prophètes*, comparés au *Psautier*. Les *Synoptiques*, en effet, le premier volume paru sur le Nouveau Testament et sur lequel nous nous proposons de revenir ailleurs, ont quelque chose de trop bref, de trop concis. Le commentaire aurait gagné à être plus étendu, à nous faire pénétrer davantage dans l'intimité de chaque récit et faire ainsi mieux ressortir la physionomie de Jésus. Il y a là toute une série de questions qui sont presque passées sous silence. On ne trouve aucun développement sur l'idée du Messie, sur les titres qu'il se donne, sur la manière dont il conçoit sa mission, choses pourtant très importantes dans un ouvrage pareil. Pour le livre des Actes ce reproche disparaît entièrement; nous avons ici un commentaire complet, un véritable tableau des premiers essais d'évangélisation, de ceux de Pierre et de Paul du moins. A vrai dire on pourra toujours discuter sur la valeur de ces essais tentés pour mettre à la portée de tous les études critiques. Il est telle supposition ou tel fait énoncé par M. Reuss qui pour être bien jugé demanderait à être plus développé, à être confronté avec d'autres opinions, d'autres manières de saisir les choses. Il est toujours à craindre que beaucoup désormais ne soient que trop disposés à *jurare in verba magistri*. Ce défaut tient non certes au théologien lui-même mais à la méthode ou mieux encore au but qu'il s'est proposé et qui est de donner une explication à la fois brève et complète des documents bibliques. Quoi qu'il en soit du reste de ce point de vue, et nos réserves personnelles étant faites, nous nous plaisons hautement à reconnaître que nul mieux que M. Reuss ne pouvait accepter ce rôle de vulgarisateur de la science

et de ses résultats plus ou moins certains. Le livre des Actes en est une nouvelle preuve et on ne peut plus convaincante, car c'est ici surtout que surgissent de toutes parts les difficultés. Ne rien affirmer qui ne soit assez certainement prouvé, se garder des hypothèses aventureuses tant aimées par certains théologiens, être modéré dans l'affirmation et la négation, voilà autant d'obstacles qui pour les Actes sont plus réels que pour tout autre document canonique et que M. Reuss a su très heureusement surmonter.

Le livre des Actes a été en effet l'objet d'appréciations fort diverses, depuis ceux qui en font une histoire de l'église dans le sens moderne du mot jusqu'à ceux qui lui refusent toute valeur historique quelconque. Où est ici la vérité? Qui se gardera des exagérations?

Une histoire de l'église du premier siècle ou de quelques années de cette période, qui ne parle que de Pierre et de Paul à peu près, qui ignore la fondation de communautés aussi importantes que celle de Rome, qui ne laisse presque rien entrevoir des luttes sur les principes du christianisme, c'est étonnant. Un livre que la tradition et non son auteur décore du titre pompeux d'*Actes des apôtres*, tout en ne parlant presque que de deux d'entre eux, n'est-ce pas plus frappant encore? M. Reuss semble nous donner une solution satisfaisante. S'il est exagéré de donner à notre document le nom d'histoire de l'église, celui que lui accorde la tradition se comprend très aisément et constitue même un préjugé favorable à l'ouvrage lui-même. « Ceux-là mêmes qui plus tard ont introduit cette désignation ne pouvaient-ils pas le faire en bonne conscience? Le livre contenait ce que de leur temps on savait encore des apôtres, le reste était effacé de la mémoire des hommes, ou bien n'était pas encore inventé. A notre avis, nous le répétons, ceci est une recommandation pour le livre que nous allons étudier. Car, comme la légende s'est formée assez rapidement, et que dès le milieu du second siècle elle avait commencé à dominer les souvenirs positifs du premier, on pourrait peut-être inférer de la portée même de ce titre des *Actes des apôtres* que ceux qui le proposèrent n'étaient pas encore dans le cas de constater la pauvreté apparente du récit par la comparaison avec la tradition légendaire, pauvreté qui frappa bientôt l'attention des chrétiens et qui ne fut pas la dernière cause de l'origine de cette riche littérature apocryphe destinée à combler les lacunes de l'histoire. »

Après cela, il faut bien le dire, l'ouvrage de Luc est loin d'être complet, même dans le cadre restreint dans lequel il a voulu se limiter. Si nous n'avions que ce document pour nous éclairer sur les

premiers jours de l'église, que d'événements importants passés sous silence ou seulement effleurés. Les épîtres pauliniennes nous mettent en présence d'une lutte formidable entre les judéo-chrétiens et les universalistes. La grave question des rapports de la loi avec l'Évangile, diversement comprise et résolue par les deux partis, a provoqué une agitation, un travail, des discussions, parfois de sourdes menées, qui ont profondément troublé les communautés chrétiennes. Paul dans ses lettres, dans celles aux Galates et aux Corinthiens, nous initie à ce mouvement que le livre des Actes touche à peine ou dont il diminue singulièrement les proportions. Combien d'événements sont ignorés ou laissés de côté et que nous révèlent des passages comme 2 Cor. XI, 23 et suiv.; Rom. XV, 19; XVI, 3 et suiv.; Gal. II, 11. Les chapitres II et III de l'Apocalypse nous mettent en présence d'hommes et d'idées dont les Actes n'ont aucune notion. Les récits de voyages eux-mêmes, si variés et si pittoresques, sont souvent très insuffisants quand on les compare à ce que nous font supposer les épîtres.

Dira-t-on que l'historien n'a eu que des sources insuffisantes, qu'il est venu tard, après que les souvenirs de la primitive église avaient déjà perdu leur fraîcheur et l'abondance des détails? Mais, répond M. Reuss, « à quelque époque que la critique veuille placer la composition de l'ouvrage, elle doit reconnaître qu'il n'aurait pas dû être trop difficile à un historien diligent et sympathique d'obtenir des informations plus complètes. »

Ces lacunes, cette courte critique du contenu du document, ce parallélisme relevé plus haut entre Pierre et Paul et qui semble intentionnel, feront-ils perdre aux Actes des apôtres leur valeur historique. L'école de Tubingue dans ses principaux représentants a été jusqu-là et il faut avouer que si l'on veut faire de l'auteur un historien qui cherche à retracer aussi complètement que possible les événements tels qu'ils se sont passés, cette opinion est assez naturelle. Mais Luc veut-il nous donner une histoire proprement dite; le prologue de son évangile vaut-il encore pour son second écrit? Là est toute la question. En d'autres termes, quel est le but que se proposent l'auteur?

S'il eût visé à l'histoire n'eût-il pas cherché, comme dans son évangile, à établir une certaine suite ou mieux encore une certaine liaison dans son récit? Or chacun sait que rien n'est plus difficile que de fixer la chronologie du livre des Actes. Nous avons là des événements souvent parallèles et dont rien dans le texte ne détermine l'époque. D'autres indices encore nous mettent sur la voie. J'ai déjà relevé le parallélisme constant établi par l'auteur entre Pierre et Paul. Tous

les deux opèrent des miracles absolument semblables pour la forme, le but et les moyens. (III, 2 et XIV, 8; IX, 36 et XX, 9, etc.) Partout ils sont placés sur la même ligne ; leur dignité, leur influence, leur foi et leur zèle sont identiques. Les discours que l'auteur même met dans la bouche de ses deux héros sont assez analogues pour le fond ; ceux de Paul en particulier, tout en laissant percer ici et là l'originalité du grand missionnaire, ont perdu cependant leurs traits les plus caractéristiques ; le salut par la foi seule, la thèse de la justification et de la libre entrée des gentils dans l'église, n'ont point ici la forme absolue et claire que nous trouvons dans les épîtres ; les axiomes théologiques pauliniens sont voilés, « au point que l'apôtre paraît manquer du courage nécessaire de les professer dans un moment décisif, » (XXI, 21 et suiv.) et qu'ailleurs il affecte même de se déclarer pharisien. (XXIII, 6 ; XXIV, 14 ; XXVI, 4 et suiv.) En outre notre auteur relève avec soin tout ce qui peut rapprocher Paul des judéo-chrétiens, son attachement aux rites mosaïques (XIII, 3; XIV, 23; XVI, 3; XVIII, 18, 21, etc.), tandis qu'il glisse très légèrement sur les traits spécifiques du paulinisme.

Or il est impossible de supposer que ce soit là un effet du hasard et que l'auteur lui-même n'ait pas remarqué ce caractère de son écrit. C'est bien plutôt chez lui un but voulu, un arrangement et un choix des matériaux faits avec intention pour produire un certain effet, défendre peut-être une thèse qui lui est chère. Or ce but nous paraît être, d'après ce que nous venons de voir, la conciliation des deux partis en présence ; Luc a voulu nous montrer que, sans discuter les principes en eux-mêmes, il fallait laisser aux tendances opposées leur droit de cité dans l'église ; la pratique, les nécessités du temps qui recommandaient et imposaient la paix et l'union en face d'adversaires communs et plus dangereux, l'histoire enfin est en faveur de cette conciliation. Pierre et Paul ne sont pas si éloignés l'un de l'autre et ce dernier en particulier, que l'écrivain semble s'appliquer à défendre contre d'injustes préjugés n'est pas si antijuif qu'on veut bien le croire. C'est donc la conciliation qu'a en vue notre auteur.

Est-ce à dire que pour atteindre son but l'auteur ait sciemment altéré les faits ? Nullement, et le commentaire de M. Reuss nous montre bien que nous avons dans les Actes un exposé net et d'excellents renseignements sur la situation des partis, bien que la figure de Paul y soit quelque peu décolorée. Le livre constitue donc dans son ensemble un document historique digne de notre confiance. Mais « personne ne niera que Paul aurait écrit cette histoire dans un

autre esprit, sans avoir besoin d'en changer la matière. Il aurait tranché les questions et n'aurait pas représenté le compromis comme le but suprême à atteindre. Ici son évangile, pour autant qu'il est formulé, est plus souvent mis dans la bouche de Pierre que dans la sienne propre. »

Ce dernier fait n'a pas lieu de trop nous étonner. Car l'ouvrage tout entier trahit un homme qui peut-être a été pendant un certain temps du moins en rapports personnels avec Paul, mais qui pourtant ne s'est point formé ses convictions dans l'intimité de cet apôtre, dont il n'a pas en tout cas lu les épîtres. Il n'a pas saisi dans toute leur valeur l'importance des principes pauliniens ; il écrit, si l'on nous permet cette expression, non en théologien, mais en profane. On ne peut donc pas lui faire un trop grave reproche d'avoir effacé à un si haut degré la couleur théologique, le caractère spécifique des discours pauliniens.

D'ailleurs l'étude des *sources* du livre des Actes, à laquelle nous ne voulons pas nous arrêter, confirme encore les résultats précédents. M. Reuss me paraît très bien montrer que l'auteur n'a pas eu sous les yeux de relations écrites, mais qu'il a puisé dans la tradition les informations et les enseignements qu'il nous donne sur l'auteur lui-même. Quant aux passages où l'écrivain parle à la première personne et qu'on réunit ordinairement sous le nom assez baroque de la source *Nous*, il paraît aussi assez probable qu'ils sont dus à l'auteur lui-même, compagnon de voyage de l'apôtre durant un certain temps, et ce compagnon n'est autre que *Luc* le médecin. C'est là du moins la supposition la plus admissible parmi toutes celles qui ont été proposées.

Le *commentaire* lui-même que M. Reuss nous donne du livre des Actes semble confirmer les opinions émises dans l'introduction que nous venons de résumer pour donner une idée de l'ouvrage du théologien de Strasbourg. Il est bien tel ou tel point de détail sur lequel nous pourrions faire maintes questions à l'auteur, mais ce serait inutile, d'autant plus que ce sont des choses sans importance au fond. Relevons la manière intéressante dont l'auteur critique le récit de la Pentecôte, où il reconnaît un fond historique que la tradition a plus tard mal saisi et corrompu. Le phénomène du *parler en langues* n'est autre selon M. Reuss que la *glossolalie* dont Paul nous donne une description si exacte et si détaillée dans la première épître aux Corinthiens. (Chap. XIV.) Mais sur ce point il y eut plus tard des méprises et l'on se représenta que les apôtres avaient réellement en ce jour-là

parlé en idiomes étrangers, conception que représente le récit des Actes. Les divers arguments employés pour prouver cette thèse me paraissent de tout point concluants et je crois que M. Reuss a bien fait de ne pas introduire comme élément d'explication l'idée *symbolique* d'une opposition établie entre ce premier jour de l'église et l'événement de Babel. Car ce symbolisme paraît être beaucoup plus récent que l'ouvrage de Luc.

Enfin, ce qui dans ce commentaire nous paraît être la partie la meilleure, c'est l'analyse des différents discours que nous présente notre ouvrage. M. Reuss excelle à bien faire saisir la liaison des idées, à montrer leur conformité avec les circonstances qui les ont amenées. C'est bien là l'œuvre d'un exégète consciencieux qui lit son texte et l'explique sans y introduire ses propres idées ou les conceptions qu'il aimerait à y trouver. Cette puissance de s'objectiver va même si loin que parfois on aimerait à trouver encore quelque chose de plus, on aimerait à savoir l'idée de M. Reuss lui-même sur les miracles qu'il discute, sur la manière dont il se représente la conversion de Paul. Mais ce n'est là qu'un regret et non une véritable critique.

P. C.

---

E. SCHURER. — THEOLOGISCHE LITERATURZEITUNG<sup>1</sup>.

Nous croyons rendre service à ceux de nos lecteurs, sachant l'allemand, qui désireraient se tenir autant que possible au courant du mouvement théologique en Allemagne, en leur signalant cette publication périodique nouvelle *Le Journal de littérature théologique* aspire à réaliser deux conditions qui ne se trouvent réunies dans aucun des nombreux comptes rendus que produisait jusqu'ici l'Allemagne théologique : il veut être plus complet que ne le sont les uns, plus scientifique que ne le sont plusieurs autres. Mais son ambition est surtout d'avoir « un caractère œcuménique. » Rendre compte de *tout* ce qui se publie *en Allemagne* en fait de théologie *scientifique*, et de ce qui paraît de plus saillant en fait de littérature *homiletique* et *édifante*; ne pas perdre de vue ce qui se produit dans les domaines qui *confinent* à celui de la théologie; avoir les yeux ouverts sur les principales publications théologiques *à l'étranger*; n'exclure, en principe,

<sup>1</sup> *Journal de littérature théologique*, publié sous la direction du professeur Emile Schurer, par la librairie J.-C. Hinrichs, à Leipzig. Paraissant tous les quinze jours par numéros d'une et demie à deux feuilles in-4, à deux colonnes. Première année, 1876. Prix : 16 marcs.

de la collaboration *aucune* des tendances qui comptent des représentants dans le protestantisme allemand; apprécier les ouvrages d'une façon aussi objective que possible, en ayant égard, non à la personne des auteurs ou au drapeau de leur parti, mais à la seule valeur scientifique du travail; laisser à chaque collaborateur l'entièr<sup>e</sup> responsabilité des articles signés de son nom; enfin, publier dans chaque numéro, à la suite des comptes rendus critiques, 1<sup>o</sup> la bibliographie de la littérature théologique la plus récente, tant allemande qu'étrangère, 2<sup>o</sup> le contenu des derniers numéros de tous les journaux et revues théologiques, 3<sup>o</sup> l'indication des *recensions* ou articles de critique les plus importants qui ont paru dans d'autres journaux: — tel est le programme de cette nouvelle revue bibliographique.

Le fait qu'elle paraît à Leipzig, le grand centre de la librairie allemande et, de nos jours encore, un des principaux sièges de la science et de l'érudition théologique, et cela par l'initiative d'un éditeur aussi avantageusement connu et sous la direction d'un rédacteur en chef aussi bien qualifié, ce fait à lui seul suffirait au besoin pour faire augurer favorablement de la réalisation de ce riche programme. En effet, M. le professeur Schurer a fait ses preuves en publiant, il y a peu d'années, un livre dont les hommes compétents n'ont pas tardé à faire le plus grand cas, et qui s'est conquis promptement sa place parmi les meilleurs *Lehrbücher* (manuels d'enseignement) en usage dans les universités. Nous voulons parler de son *Histoire de l'époque contemporaine du Nouveau Testament*<sup>1</sup>, où il retrace d'abord l'histoire politique de la Palestine, puis l'histoire de la vie religieuse et morale des Juifs, ainsi que de leur activité littéraire, dès les temps d'Antiochus Epiphanès jusqu'à ceux d'Adrien. Quiconque a étudié cet ouvrage sera d'accord avec nous pour reconnaître que la richesse et l'exactitude des renseignements *bibliographiques* n'en sont pas un des moindres mérites, et que l'auteur ne se borne pas, comme tant d'autres, à faire profession d'impartialité scientifique, mais qu'il sait la pratiquer.

Le *Journal de littérature théologique* vient d'accomplir la première année de son existence, et on peut lui rendre le témoignage qu'il a justifié dans une très large mesure l'attente qu'avait fait naître l'annonce de son apparition. Plus de deux cent soixante ouvrages ont fait, dans ses colonnes, l'objet d'articles plus ou moins étendus, sans compter les publications auxquelles n'a pas été consacrée une notice

<sup>1</sup> *Lehrbuch der neutestamentlichen Zeitgeschichte*. Leipzig, J. C. Hinrichs. 1874. VII et 698 pag.

spéciale, mais dont il est parlé dans quelques articles collectifs sur telle ou telle branche de la littérature théologique, par exemple, sur les derniers travaux concernant la christologie (N°s 4 et 5), les publications les plus récentes sur la géographie biblique (N° 10), ou la littérature théologique de l'Amérique en 1876 (N° 24). Parmi ces articles, il en est qui s'en tiennent à une simple analyse ou à une appréciation sommaire. La plupart vont au fond des questions et entrent dans les détails, caractérisant nettement le livre dont il s'agit, vous mettant bien au fait de la méthode suivie et des résultats obtenus par l'auteur, faisant ressortir avec impartialité les qualités et les défauts, portant des jugements parfois assez sévères, mais sérieusement motivés et toujours dans un langage d'une urbanité irréprochable.

Dire que plus de cinquante plumes ont prêté leur collaboration à celle du professeur de Leipzig, c'est dire, on le comprend, que tout n'est pas de la même force, et que l'étendue des articles n'est pas toujours parfaitement proportionnée ni à l'importance de leur contenu ni à celle des ouvrages qui en font le sujet. Mais, et c'est l'essentiel, en thèse générale ces comptes rendus remplissent pleinement leur but qui est de permettre au lecteur de se faire une idée exacte du contenu et du mérite des principales nouveautés théologiques. D'ailleurs, bon nombre d'articles offrent un double intérêt : c'est lorsque le critique ne se borne pas à son rôle de *reporter* et de censeur, mais qu'il donne à son compte rendu la valeur d'un travail original en traitant à un point de vue nouveau le sujet du livre qu'il annonce, ou en complétant et rectifiant les renseignements fournis par l'auteur au moyen de ceux qu'il doit à ses propres recherches.

Rapprocher en vue d'une œuvre commune de cette nature un nombre aussi respectable d'hommes, appartenant à des tendances théologiques diverses, à des églises, des provinces et même des pays différents, n'a pas dû être une entreprise facile, même dans cette Allemagne où l'idée d'une république des lettres est en somme demeurée plus vivace qu'ailleurs, et où, malgré toutes les causes de division, il existe entre les différents centres d'études théologiques bien plus de rapports qu'il n'y en a, par exemple, entre Genève, Lausanne et Neuchâtel, sans parler de Montauban et de Paris. On ne peut donc que féliciter le rédacteur du *Journal de Leipzig* de l'accueil réjouissant qui a été fait à ses démarches. Puissent ses collaborateurs actuels lui rester fidèles et le nombre en augmenter encore avec les années, de telle sorte que le but « œcuménique » de son œuvre soit toujours plus complètement atteint!

Parmi les collaborateurs les plus actifs, pendant cette première année, se trouvent des noms qui sont cités avec honneur en pays allemand, et dont plus d'un, sans doute, est connu de nos lecteurs. Nous signalerons, pour la littérature concernant l'Ancien Testament, les noms de MM. le professeur et comte *de Baudissin*, à Strasbourg, l'auteur de savantes Etudes sur l'histoire des religions sémitiques<sup>1</sup>; les professeurs *Diestel*, à Tubingue, et *Kautzsch*, à Bâle, ce dernier connu par la part qu'il a prise, avec son ci-devant collègue Socin, à la fameuse querelle des poteries prétendues moabites<sup>2</sup>; le docteur *E. Nestlé*, actuellement à Londres. Pour la littérature relative au Nouveau Testament et aux Pères, MM. *de Gebhardt*, à Halle, et *Ad. Harnack*, à Leipzig, les derniers éditeurs des écrits des Pères apostoliques; *Woldemar Schmidt*, à Leipzig, *Bernhard Weiss*, à Kiel. Pour la littérature historique, MM. *Mæller*, à Kiel; *G. Plitt*, l'éditeur, avec M. *Herzog*, de la seconde édition de la grande *Real-Encyclopædie*, à Erlangen; *Tschackert*, à Breslau, et *Weizsäcker*, à Tubingue. Pour les diverses branches de la théologie pratique (homilétique, questions ecclésiastiques, mission intérieure, etc.), MM. *K. Köhler*, professeur au séminaire théologique de Friedberg; *Lindenberg*, pasteur à Nusse (Lubeck) et *E.-J. Meier*, à Dresde. Quelques articles, en plus petit nombre, sont signés des noms de MM. *Furrer*, le palestinologue suisse, à Zurich; *Gass*, à Heidelberg; *Herzog*, à Erlangen; *Lipsius*, à Iéna; *Ritschl* et *Herm. Schultz*, à Göttingen.

Les disciplines théologiques les plus largement représentées sont celles qui se rapportent à l'étude de l'Ancien et du Nouveau Testament, et parmi elles, la critique du texte sacré ou de ses versions est au premier rang. En revanche la théologie systématique occupe dans cette collection une place bien modeste. On pourrait être tenté, au premier abord, d'y voir l'effet d'une préférence du rédacteur en chef ou de la prédominance, dans la petite armée de ses collaborateurs, de l'élément exégétical-critique sur l'élément dogmato-philosophique. En réalité, cette proportion, ou plutôt disproportion, entre les articles relatifs à l'un et à l'autre de ces domaines, est la fidèle image de l'état actuel de la théologie, non-seulement en Allemagne, mais partout où l'on s'occupe de théologie scientifique. Ce qui domine, ce

<sup>1</sup> *Studien zur semitischen Religionsgeschichte* von Wolf Wilhelm Grafen Baudissin. Heft 1. Leipzig, Fr. Wilh. Grunow. 1876.

<sup>2</sup> *Die Aechtheit der moabitischen Alterthümer geprüft* von Professor E. Kautzsch und A. Socin in Basel. Strasbourg et Londres, 1876.

qui sollicite les esprits, c'est l'intérêt historique, c'est le besoin de remonter aux sources, d'étudier les documents de la religion jusque dans leurs moindres détails, au moyen de procédés toujours plus exacts, d'une méthode de plus en plus rigoureuse. Le temps des constructions systématiques reviendra, sans aucun doute. Mais, pour le moment, nous sommes, à cet égard, entrés en plein dans ce que les Allemands appellent *l'âge des épigones*. Ceci soit dit sans vouloir rabaisser en rien les mérites des dogmatiens contemporains. Nous ne faisons que constater un fait patent.

Une place relativement considérable a été accordée dans le *Journal* de 1876 aux publications concernant les questions ecclésiastiques, telles que constitution de l'église, confessions de foi et surtout mariage civil et religieux. Cela s'explique par les circonstances où s'est trouvée l'Allemagne ensuite du nouvel ordre de choses introduit par quelques lois impériales. Mais plusieurs des ouvrages publiés à cette occasion, ainsi que les articles qui leur ont été consacrés dans la revue dont nous parlons, sont d'un intérêt plus que local.

Quant aux domaines qui confinent à celui de la théologie, nous avons remarqué entre autres les articles de M. *Ed. Pfeiderer*, professeur de philosophie à Kiel, sur divers ouvrages tant philosophiques qu'apologétiques provoqués par le darwinisme ou haeckelianisme et par le néo-pessimisme ; ceux que M. *von Oettingen*, de Dorpat, l'auteur d'un livre important sur la morale dans ses rapports avec les révélations de la statistique moderne, a consacrés à quelques publications relatives aux sciences sociales ; ceux enfin du professeur *Clém. Brockhaus*, à Leipzig, sur les derniers travaux de G.-B. de Rossi, l'illustre archéologue.

La sixième partie environ des comptes rendus a pour objet des ouvrages publiés à l'étranger ou traduits d'une langue étrangère. Comme de juste, la littérature anglaise a le pas sur les autres ; puis vient la France (*Lenormant*, *de Vogüé*, *Bersier*, traduction allemande, etc.), avec la Suisse romande (*Godet*, saint Jean, deuxième édition, annoncé par M. *Mangold*, de Bonn, le rééditeur de Bleek, et *Eugène Rambert*, *Alex. Vinet*, 2<sup>e</sup> édit., par M. *Alf. Krauss*, à Strasbourg) ; ensuite la Hollande, l'Italie (*de Rossi*, *Ceriani*, etc.), les pays scandinaves, Constantinople. (Première édition complète des deux épîtres de Clément de Rome aux Corinthiens, par le métropolitain macédonien *Bryennios*, annoncée par M. *Harnack*.) — Il faut rendre aux Allemands cette justice que, malgré leur propre richesse, ils ne dédaignent pas de s'informer de ce qui se publie hors de chez eux et

d'en faire leur profit. Nous ne doutons pas que M. Schurer fera ce qui dépend de lui pour rendre sa revue encore plus complète sous ce rapport. La littérature théologique de la Hollande, en particulier, devrait, ce nous semble, occuper une place un peu plus considérable que celle qui lui a été faite dans les vingt-six numéros de cette première année.

Un complément des plus utiles, ce sont les abondantes indications bibliographiques qui remplissent les dernières colonnes de chaque numéro. Elles contribuent pour une bonne part à faire de la *Literaturzeitung* un auxiliaire désormais indispensable pour quiconque, par goût ou par devoir, voudra rester au courant du grand travail qui s'accomplit de nos jours dans le domaine de la théologie scientifique.

En terminant, une mention très honorable est due à l'éditeur et aux imprimeurs pour la netteté, l'élégance et la correction de l'exécution typographique.

H. VUILLEUMIER.

---

C. TISCHENDORF. — *EVANGELIA APOCRYPHA*<sup>1</sup>.

On est revenu de nos jours du profond mépris qu'inspirait jadis la littérature apocryphe du Nouveau Testament et si ces documents ou fragments de documents que la conscience générale de l'église a rejetés du canon n'offrent qu'une valeur historique assez minime, ils sont pourtant de la plus haute importance pour nous faire connaître les origines de plusieurs légendes relatives à Jésus et la manière dont relativement assez tôt la tradition historique a été corrompue. On remarque du reste dans ces ouvrages l'influence des idées dogmatiques, la marche rapide d'une christologie qui tendait de plus en plus à voiler l'humanité du Maître et à l'entourer lui-même de l'auréole des prodiges. Aussi n'est-il plus permis maintenant d'ignorer jusqu'à l'existence de ces antiques documents presque tous publiés et mis ainsi à la portée de chacun.

En 1852 déjà l'illustre critique de Leipzig avait publié pour la première fois l'ouvrage que nous annonçons et qui paraît maintenant en seconde édition. Dans l'intervalle, Tischendorf a rassemblé et comparé entre eux un grand nombre de manuscrits nouveaux et de

<sup>1</sup> *Evangelia apocrypha*, adhibitis plurimis codicibus græcis et latinis maximam partem nunc primum consultis atque in editorum copia insignibus, collegit atque recensuit *Constantinus de Tischendorf*. — Editio altera ab ipso Tischendorfio recognita et locupletata. — Lipsiæ : Hermann Mendelssohn, 1876. — 1 vol. in-8, xcv et 486 pages.

leçons destinés à corriger et à établir d'une façon précise le texte historique des évangiles apocryphes. Tous les matériaux étaient prêts pour l'impression, il ne manquait plus que les *prolégomènes* qu'il s'agissait de retravailler à nouveau, afin de les mettre en harmonie avec les progrès réalisés et les découvertes faites depuis 1852. Mais il ne fut pas donné à l'auteur lui-même d'achever son œuvre. La mort enleva en décembre 1874 à la science le grand critique auquel nous devons la découverte du *Sinaïticus*, les meilleures éditions du Nouveau Testament et d'un grand nombre de documents des premiers siècles (*Acta apostolorum apocrypha*, 1851, — *Apocalypses apocryphæ*, 1866); sans compter une excellente publication de la version des Septante.

M. Wilbrandt, docteur en philosophie, chargé par l'éditeur de compléter le travail commencé, l'a fait en publiant d'un côté les prolégomènes tels qu'ils se trouvaient dans la première édition et de l'autre en y ajoutant une préface où sont indiqués les changements apportés à l'ouvrage et en particulier les nouveaux manuscrits employés. Sur ce dernier point on nous signale, il est vrai, quelques inexactitudes ou omissions<sup>1</sup>. Mais elles sont sans importance pour nous. Passons au contenu du livre lui-même.

Et d'abord Tischendorf entend par *évangiles apocryphes* non pas l'ensemble des documents non canoniques se rapportant à la vie de Jésus, mais ceux-là seulement qui portent décidément dans la majeure partie de leur contenu les signes évidents de la légende et qui ont été attribués faussement à des personnages apostoliques. Ce sont les pseudépigraphes par excellence. Ainsi notre ouvrage ne contient rien de ce que nous possédons encore de l'*évangile aux Hébreux*, de celui de *Pierre*, de celui aux *Egyptiens*, etc. Ces derniers, bien que non canoniques, possèdent cependant une certaine valeur historique. Quelques critiques, Hilgenfeld entre autres, considère même le premier comme une des sources principales de notre Matthieu. Le même théologien les a publiés dans son *Novum Testamentum extra canonem receptum*<sup>2</sup>, avec les *épîtres de Clément de Rome*, celle de *Barnabas* et le *pasteur Hermas*.

Les *evangelia apocrypha* de Tischendorf contiennent de leur côté des documents de trois sortes. Les uns se rapportent plus spécialement aux origines de Jésus et à ses parents, les autres à l'enfance du Maître, les troisièmes enfin à divers incidents de sa passion.

<sup>1</sup> Schürer, *Theologische Literaturzeitung*, 1876, N° 13.

<sup>2</sup> Hilgenfeld, *Novum Testamentum extra canonem receptum*, 1876, 1 vol.

A la première catégorie appartiennent le *protévangile de Jacques*, le *pseudo-Matthieu*, l'évangile de la *nativité de Marie* et l'*histoire de Joseph le charpentier* (*historia Josephi fabri lignarii*).

Le premier de ces ouvrages, sur l'inauthenticité duquel il ne peut y avoir aucun doute, n'est au fond qu'un développement et une amplification des récits de la naissance de Matthieu et de Luc. Marie y est déjà envisagée comme une sainte, vouée dès sa jeunesse au service du temple. Sous l'influence du Saint-Esprit, elle devient enceinte et porte en elle le *Logos* divin. Les angoisses de son fiancé, le charpentier Joseph, la naissance de Jésus à Bethléhem, l'édit cruel d'Hérode qui force aussi Elisabeth, la mère de Jean, à s'enfuir avec son enfant dans les montagnes de Judée, la mise à mort de Zacharie qui ne veut pas dévoiler au tyran la retraite de son épouse, son remplacement par le vieux Siméon, devenu sacrificeur, tout cela est raconté avec une abondance de détails, avec un amour du merveilleux qui surpasse toute idée. Enfin l'auteur de l'écrit se nomme ; c'est l'apôtre Jacques qui composa ce livre au désert, où il avait dû s'enfuir durant les troubles qui éclatèrent à Jérusalem à la mort d'Hérode.

La composition de ce document, écrit en grec, cité par Grégoire de Naziance († 394), par Epiphane († 403), peut-être même par Clément d'Alexandrie et Justin Martyr, est placé par Tischendorf en 150 environ. A cette époque, en effet, plusieurs sectes hérétiques regardaient Jésus comme le fils de Joseph et de Marie ; les Juifs de leur côté répandaient la fable bien connue de l'union illégitime de Panthère et de la mère de Jésus. Pour combattre ces diverses erreurs, notre auteur aurait cherché à expliquer et à éclairer les origines du Maître et spécialement la virginité de Marie.

Le *pseudo-Matthieu*, appelé aussi dans d'autres manuscrits *Liber de ortu beatae Mariae et infantia Salvatoris*, écrit en latin, renferme d'une manière plus développée les mêmes éléments que l'évangile de Jacques, ainsi que quelques récits sur l'enfance de Jésus. C'est là entre autres qu'on trouve les miracles de l'enfance. Jésus vit en paix avec les lions qui l'adorent ; à l'école il se montre supérieur aux maîtres qui l'instruisent, il ressuscite des morts et guérit des malades. L'évangile de la *nativité de Marie* est comme un résumé de celui de Jacques. Il tient compte des documents canoniques et manifeste l'intention de ne raconter sur la naissance du Christ que ce qui ne se trouve pas dans ceux-ci, mais il ne tient pas cette promesse, ce qui a fait naître la supposition que nous ne possédions de ce document qu'un fragment incomplet.

*L'histoire de Joseph le charpentier*, le dernier ouvrage de la première catégorie, a primitivement, semble-t-il, été écrit en copte. On en possède du moins un manuscrit en cette langue dans la Bibliothèque Borgia. Paris et Rome ont le même ouvrage écrit en arabe et c'est d'après ces derniers documents que le Suédois *Wallin* en donna en 1722 une traduction latine, révisée de nos jours par le professeur Rödiger de Berlin et ainsi publiée par Tischendorf. Sous forme de narration faite par Jésus à ses disciples, on nous répète l'histoire de Marie à peu près telle qu'elle se trouve dans l'évangile de Jacques, quoique plus condensée et plus simple, la naissance de Jésus, l'histoire d'Hérode, la fuite en Egypte. Le livre se termine enfin par une histoire de Joseph, spécialement de sa mort et de sa sépulture.

L'époque de la composition de ce document, dont ne nous parlent pas les Pères, paraît avoir été le quatrième siècle. Il fut écrit sans doute au moment où l'on commença à introduire dans l'église la fête de saint Joseph. (20 juillet.) Des grâces spéciales sont même promises à l'écrivain de cette histoire et à tous ceux qui célébreront l'anniversaire de la mort du charpentier. *Omnis homo*, dit notre document, en mettant ces paroles dans la bouche de Jésus (chap. 26), *cui curæ erit oblatio die commemorationis tuae ipsi benedicam et remunerationem praestabo in ecclesia virginum.... Et quicunque historiam vitae tuae descripserit laboris tui et migrationis de hoc mundo... illum tuae tutelae committam dum in hac vita versabitur.*

Les *évangiles de l'enfance* sont au nombre de deux : celui de *Thomas* et l'*Evangelium infantiae ex arbico latine*. Le premier, écrit en grec, a été publié par Tischendorf sous deux formes différentes, l'une, plus longue, qui suit les manuscrits de Bonne et de Dresde, l'autre, beaucoup plus courte, a pour base un manuscrit trouvé au couvent du Sinaï par le célèbre critique, lors de son premier voyage. (1840-1844.) Enfin une traduction latine, trouvée au Vatican, nous donne une troisième recension. La composition de cet écrit remonte à une assez haute antiquité. Irénée et Origène, ainsi que quelques autres, le citent et l'appellent *Euanggelion kata Thôman* ; il doit donc dater de la fin du second siècle.

L'*Evangelium infantiae* se trouve dans la Bibliothèque du Vatican, dans des manuscrits arabes et syriaques. Les premiers seuls ont été publiés ; mais le texte syriaque doit être le plus ancien, c'est sans doute la langue primitive de l'ouvrage, qui paraît dater du cinquième siècle et avoir été en usage chez les Nestoriens de Syrie. La traduction latine que nous en possédons a été faite en 1697 par le Hollandais

Sicke d'après les documents arabes; mais le savant orientaliste Fleischer l'a revue et corrigée pour l'édition de Tischendorf. Quant à son contenu, ce document dépasse en mauvais goût, en légendes absurdes tous les précédents. C'est là qu'on nous raconte tous les miracles opérés par l'eau dans laquelle on lavait l'enfant Jésus et par son linge.

Enfin les *Actes de Pilate* (texte grec), la *Descente aux enfers* (grec), et leurs analogues latins terminent l'ouvrage de Tischendorf. Ils datent probablement du quatrième ou cinquième siècle et sont connus aussi sous le nom général d'*Evangile de Nicodème*. Ils contiennent des lettres de Pilate à l'empereur Tibère sur le procès de Jésus et divers renseignements sur le séjour du Maître dans l'Hadès, cela d'après les récits de deux fils du vieillard Syméon, ressuscités.

Justin Martyr et Tertullien parlent dans leurs ouvrages d'Actes de Pilate. Tischendorf considère ces anciens documents comme constituant la base de ceux que nous possédons. D'autres critiques au contraire le nient formellement et pensent que les paroles de Justin ne sont qu'une supposition de cet écrivain, qui croyait sans doute que les pièces du procès de Christ étaient déposées dans les archives impériales.

## FAITS DIVERS

### PROGRAMME DE LA SOCIÉTÉ THÉOLOGIQUE TYLER POUR L'ANNÉE 1877.

Les directeurs de la fondation et les membres de la société théologique Tyler, dans leur séance du 10 novembre 1876, ont rendu leur jugement sur les quatre dissertations qui leur furent envoyées en réponse aux concours proposés en 1874.

Deux de ces écrits s'occupaient du sujet suivant :

*Histoire et examen de la maxime : L'église libre dans l'état libre.*

Le premier, ayant pour devise 1 Cor. IX, 4, est un essai insignifiant, de quelques pages seulement, en hollandais. Il ne contient qu'une esquisse fort superficielle de la question, envisagée seulement par un de ses côtés les moins essentiels. Cet écrit ne pouvait en aucune façon être couronné.

Le second, écrit en français, ayant en tête le passage Luc XX, 25, présente des considérations populaires et bien écrites sur la doctrine de Cavour et son application en pays catholiques. Mais si l'au-